

Laura Calabrese, *L'événement en discours. Presse et mémoire sociale*

Marie Veniard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/quaderni/872>

DOI : 10.4000/quaderni.872

ISSN : 2105-2956

Éditeur

Les éditions de la Maison des sciences de l'Homme

Édition imprimée

Date de publication : 5 janvier 2015

Pagination : 87-91

Référence électronique

Marie Veniard, « Laura Calabrese, *L'événement en discours. Presse et mémoire sociale* », *Quaderni* [En ligne], 86 | Hiver 2014-2015, mis en ligne le 05 janvier 2017, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/quaderni/872> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/quaderni.872>



L'événement en discours. Presse et mémoire sociale.

Laura Calabrese

Académia-L'Harmattan, coll. "Science du langage. Carrefours et points de vue", Louvain-la-Neuve, 2013



par Marie Veniard
Université Paris Descartes
EDA (Éducation, Discours, Apprentissage)

L'ouvrage de Laura Calabrese s'inscrit dans une série récente de publications en analyse du discours concernant l'événement dans le discours de presse. Ces travaux, ancrés dans les sciences du langage, ont émergé au carrefour de plusieurs influences : les travaux en sociologie, philosophie et en sciences de l'information et de la communication autour du caractère construit des problèmes publics ou objets sociaux, les travaux de sémantique linguistique concernant les « noms d'événement », des travaux d'inspiration sociocognitive en analyse du discours sur la mémoire collective. Ce sont ces deux dernières tendances qui ont le plus fortement influencé la problématisation que fait l'auteur de la dénomination des événements.

L'originalité de cet ouvrage tient à son objet : les noms d'événements stabilisés dans la mémoire collective à un moment donné de son histoire, ce qui n'avait, à notre connaissance, pas été traité de manière systématique. Quelques exemples de ces *désignants d'événement* (DE) comme les nomme l'auteur : *le conflit du Darfour/le Darfour, la canicule (de 2003), l'affaire de la grippe aviaire, le tsunami, le 11 septembre/les attentats du 11 septembre, mai 1968*. Ce simple relevé suffit à attester de la diversité des formes que l'auteur s'emploie à décrire. Elle en donne la définition suivante : « *des expressions monoréférentielles, issues d'une convention de dénomination sociale à partir d'un acte de baptême posé par le méta-énonciateur [i.e. le journaliste], en accord tacite avec les co-énonciateurs [i.e. les lecteurs]* » (p. 256). L. Calabrese cherche à démontrer que l'événement (vs le fait divers, la nouvelle ou le problème public) fait l'objet d'un mode de dénomination propre et que

« les désignants d'événement sont des expressions qui comporteraient une instruction de lecture permettant au lecteur de les actualiser comme se référant à un événement » (p. 119) et participant ainsi à « l'événementialisation » d'un phénomène advenu, autrement dit à la construction de l'événement.

L'étude est appuyée sur un corpus de 1100 occurrences de titres de la presse belge et française. La prise en compte de la matérialité du support de la page de journal est l'un des aspects importants du travail de Laura Calabrese : elle souligne le rôle attracteur du titre, les caractéristiques d'un « bon » titre, les types de titres.

Le premier chapitre, *L'événement en théorie*, est consacré à une revue de la littérature pluridisciplinaire sur l'événement en histoire, sciences sociales, philosophie, sciences du langage et sciences de l'information et de la communication. Il permet à l'auteur de développer un point de vue constructiviste sur l'événement comme résultant d'un travail de configuration sémantique élaboré par une communauté donnée, configuration appuyée sur des faits réels.

Le deuxième chapitre, *De la notion au concept*, pose une série de distinctions préalables à l'analyse des données : événements historique vs médiatique, vs fait divers et vs problème public. Cette dernière distinction est importante puisque, pour L. Calabrese, l'événement se distingue du fait divers par sa dimension de problème public (au sens de questionnement collectif portant sur des enjeux essentiels dans le cadre d'une société donnée). Ainsi, l'événement météorologique *la canicule de 2003* (en France et en Belgique) est inséparable du problème public de *la crise de la canicule* (les décès en surnombre dus à la chaleur).

Le chapitre 3, *Les formes linguistiques de l'événement historico-médiatique*, est le plus linguistique. Il dresse la liste des différentes manières dont un événement peut être dénommé dans la presse : les noms d'événements par nature (*bombardement, affaire*), les noms contextuels, les descriptions définies complètes (*la canicule de 2003*) ou incomplètes (*la canicule*), les xénismes (*l'intifada, le tsunami*), ainsi que différents types de noms propres (lieux, dates ...). Le format de base du désignant d'événement est le suivant : nom d'événement (nom commun) + caractérisant (nom propre de lieu, date). Différents processus de condensation sont observés : perte du déterminant (ainsi dans « *11 septembre : le mea culpa du FBI* », cité p.199), perte du nom

catégorisant l'événement selon un processus métonymique : dire *l'Irak* pour *la guerre d'Irak* (le nom de pays pour l'événement) ou *le 11 septembre* pour *les attentats du 11 septembre* (la date pour l'événement). On obtient ce que S. Moirand appelle un « mot-événement ».

Ce type de condensation apparaît très fréquemment dans les titres de type « *bi-segmental à deux points* », comme dans l'exemple cité plus haut, « *11 septembre : le mea culpa du FBI* ». L'analyse d'un certain nombre de fonctionnements permet à l'auteur de considérer que, grâce à certains indices, comme la position du désignant d'événement dans le titre, une construction de type « *Après/après + nom propre de lieu/date* » (*Après Fukushima*), l'ajout d'un déterminant à un nom propre (ou antonomase : *Le Tchernobyl japonais*), un lecteur « pourra reconnaître qu'il s'agit d'un DE dont le sens lui échappe » (p. 255). Les conditions d'apparition du désignant d'événement sont telles que la fonction sera décodée sans que le lecteur ait accès au sens. Quel lecteur français peut décoder le sens de : *Un Guislenghien bis reste encore possible ?*, cité p. 236, qui renvoie à une explosion industrielle en Belgique. Mais quel lecteur français ne flaire pas là le nom d'un événement ? Outre son caractère contextuel, le désignant d'événement est soumis au temps, comme le montre l'étude de l'émergence et de la stabilisation des désignants prototypiques tels que *Tchernobyl, Tienanmen, Mai 68* ou *le 11 septembre*.

Ce parcours ouvre sur la question de la mémoire qui fait l'objet du quatrième et dernier chapitre, *Nomination et mémoire*, L. Calabrese explore la dimension cognitive des désignants d'événement en menant une réflexion sur leur place dans la mémoire collective, à partir des différents travaux en analyse du discours portant sur ce sujet (J.-J. Courtine, S. Moirand, M.-A. Paveau). Dans ce chapitre et dans l'épilogue, l'auteur insiste sur le caractère conventionnel de l'acte de dénomination des événements. Pour fonctionner, cette convention est dépendante du contexte et d'indices présents dans les textes. Elle repose également sur un acte de déférence qui se traduit (le plus souvent) par un consensus entre les auteurs des dénominations (les médias) et ceux qui, acceptant de ne pas être à même de produire les dénominations, se contentent de les utiliser (le public). Mais cet accord peut être remis en question, soit que les lecteurs le contestent (dans des forums, etc.), soit que le temps passe et restreigne la saillance de l'événement ce qui a pour conséquence que la relation dénominative unissant le désignant à l'événement s'affaiblit. Ce chapitre constitue une réelle originalité. Les interprétations cognitives

♦

♦

sont relativement rares en analyse de discours. Ce cadre permet de replacer les formes, auxquelles une grande partie de l'ouvrage est consacrée, dans leur contexte cognitif, et par ce biais, des pratiques des lecteurs de la presse. Toutefois, il faut noter que le dernier chapitre et l'épilogue sont de nature plus interprétative et argumentative que les chapitres précédents. Ainsi, l'auteur ne propose dans cet ouvrage aucune méthodologie pour analyser la constitution de la mémoire collective ou celle du consensus. Ces phénomènes, dont la démonstration est étayée par des arguments qui, sans s'appuyer sur une analyse systématique, sont pourtant convaincants, pourraient constituer une piste de recherche nouvelle en analyse du discours, et permettre une articulation fructueuse avec les sciences de l'information et de la communication.

La conclusion, qui articule dimension discursive, cognitive et communicationnelle, reflète bien la perspective de l'ouvrage : « *Les DE constituent des artefacts discursifs avec un grand pouvoir pragmatique, car ils contribuent à construire des réalités sociales (les événements, l'actualité) et, sur le moyen et long terme, la mémoire d'une société. S'ils se présentent comme des entités objectives, l'analyse discursive montre à quel point il s'agit de constructions qui peuvent éventuellement révéler leurs conditions de production* » (p. 257).

L'ouvrage présente donc une très bonne articulation entre analyse et description des formes et interprétation. Bien sûr, quelques questions ou points de discussion peuvent être mentionnés. Tout d'abord, l'auteur compare parfois le fonctionnement des désignants d'événement dans les titres avec des fonctionnements internes au texte. D'un point de vue méthodologique, approfondir cette dimension aurait permis de mieux faire la part des choses entre ce qui relève de la forme elle-même et ce qui relève de son environnement. Le cas des titres bi-segmentaux à deux points (« *11 septembre : le mea culpa du FBI* ») est exemplaire : l'auteur souligne fort justement, et c'est appuyé par de nombreux exemples, que dans la position thématique (ici « 11 septembre ») un nom propre ou un nom commun peuvent très facilement être interprétés comme un DE incomplet. Or ce même nom propre ou un nom commun pourrait ne pas être un désignant d'événement s'il figurait dans un texte mais tout simplement un nom. Ne serait-ce pas la position qui assurerait le statut de DE plutôt que la forme ? Ou, à tout le moins, qui y contribuerait ? Ensuite, par le biais de la théorie de la déférence, l'auteur met l'accent sur le consensus, ce qui la conduit à considérer que les désignations les moins consensuelles, utilisées par les acteurs en conflit par exemple, sont

« mises à distance par des guillemets » pour respecter le contrat de lecteur et préserver les attentes du lectorat, qui est ainsi informé de leur caractère non partagé. Cette conception uniquement communicationnelle des propos rapportés dans les médias laisse complètement de côté le rôle que jouent ces désignations non consensuelles au plan textuel et discursif : dans le cas des conflits, la constitution de « camps » employant des désignations opposés participe de la mise en récit de l'événement par les journalistes. Ils traduisent l'opposition sur le terrain par une opposition dans le discours. L'articulation entre désignant d'événement et mise en récit du sens de l'événement est mise de côté dans l'ouvrage.

Pour terminer, disons que l'objet *désignant d'événement* mérite d'avoir été posé et qu'il recèle encore des richesses : que penser d'un titre avec un nom commun de métier tel que « Après le plombier polonais, l'ingénieur malien » (28/02/2012, *Libération*) ? Le « plombier polonais » est-il un événement ? Nul doute que le lecteur, spécialiste en sciences de l'information et de la communication ou en sciences du langage, trouvera dans cet ouvrage une étude originale, aussi bien par son cadrage théorique que par les données analysées.

